



## À l'infirmierie, les élèves confient leurs idées noires

**ÉCOLE** Les professionnels de santé constatent une forte hausse de cas de collégiens et de lycéens en proie à des souffrances psychologiques

En trente ans de carrière, Brigitte Streiff n'a jamais connu ça. Depuis le mois de décembre, l'infirmière scolaire de Moselle a fait hospitaliser quatre élèves en unité psychiatrique. « Des cas de scarifications, d'idées suicidaires, d'anorexie, de violence extrême, égrène-t-elle. Ces enfants ont été privés de leurs copains lors du premier confinement. Il y a eu des pertes de repères et de socialisation. Et cette année, c'est très compliqué. »

Parmi les infirmières et infirmiers scolaires, en première ligne face au mal-être grandissant des élèves, le constat est unanime : la crise du Covid-19 fait des ravages dans les collèges et lycées. En septembre, après l'arrêt presque total des cours pendant six mois, ils ont retrouvé des adolescents parfois très mal

en point. « Il y a eu des ruptures de soins, décrit Mélanie Dhaussy, infirmière scolaire qui jongle entre collège et lycée au Havre (Seine-Maritime). Le jour de la rentrée, on a fait hospitaliser un élève diabétique en urgence. Il n'avait pas vu de médecin depuis le début du confinement. À côté de ça, il y a vite eu l'aspect de souffrance induit par la crise. On a énormément de jeunes qui ont des syndromes anxieux. »

Plusieurs infirmières l'assurent, leurs consultations ont augmenté d'environ 20 % depuis septembre, principalement pour des besoins d'écoute et d'accompagnement. « Ils ont très mal vécu le premier confinement et ont très peur du prochain. Pour eux, c'est un enfer, s'alarme Sandie Cariat, en poste à Montpellier (Hérault). On sent que, partout, c'est explosif. On n'est pas dans un climat serein. » Cette tension s'avère extrêmement difficile à gérer dans une période aussi compliquée que l'adolescence. « Le quotidien s'est alourdi, ils ont peu de perspectives, ne font plus de

rencontres, estime Marie-France Maghad, infirmière dans un lycée professionnel à Besançon (Doubs). Il n'y a pas que les étudiants qui font

des tentatives de suicides. Les collégiens et les lycéens aussi ont des idées noires. »

Et dans l'intimité des infirmeries, les élèves confient leurs insomnies, leurs traumatismes et leurs craintes face à une situation qui leur semble inextricable. « Tous ne verbalisent pas que c'est à cause du Covid, mais ça se traduit

par un état psychique inquiétant, de grosses difficultés à venir au lycée, des pleurs et des risques de passage à l'acte », confirme Mélanie Dhaussy, au Havre.

À Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis), Samia Bounouri fait face à des détresses aussi profondes qu'inédites. « Des jeunes me disent "je n'ai pas d'avenir", d'autres qu'ils ne veulent pas d'enfants dans ce monde, soupire-t-elle. Certains disent même vouloir en finir. » Il y a quelques semaines, elle a appris qu'une collégienne de 13 ans avait tenté de se pendre avec son ceinturon, sauvée in extremis par sa petite sœur. Dans l'académie de Marseille (Bouches-du-Rhône), une autre infirmière confie qu'un lycéen s'est jeté du onzième étage.

« On est là pour détecter, dépister et orienter vers les personnels de santé compétents, explique Samia Bounouri. Mais les délais de prises en charge sont de plus en plus longs, les services sont débordés. » Dans son département, comme dans nombre d'académies, il faut désor-

mais deux ans pour consulter un pédopsychiatre, contre six mois avant le premier confinement.

En parallèle, toutes notent une augmentation d'actes de violences graves. « On ne sait plus comment fonctionne le lien social, estime Brigitte Streiff, en Moselle. Dès qu'on est face à une frustration, on en vient plus vite aux insultes et aux coups. » Nombre d'infirmières décrivent également un sentiment de culpabilité croissant. Au fil de l'avancée des connaissances scientifiques, ces jeunes ont été d'abord diagnostiqués comme les vecteurs du virus, puis comme étant peu contagieux et, finalement, peut-être, les propagateurs principaux du nouveau variant britannique. « On gère des situations d'angoisse

extrême. Imaginez qu'avant Noël, on leur a dit qu'ils pouvaient tuer leurs grands-parents, décrit Brigitte Streiff. On ne se rend pas compte de toute la culpabilité qu'on fait porter sur leurs épaules. » ●

PIERRE BAFOIL

**« Ils ont très mal vécu le premier confinement et ont très peur du prochain »**

**Sandie Cariat,**  
infirmière dans l'Hérault